

Paul AMARGIER

**RANCE**  
**(1626-1700)**

Après un an de noviciat vécu à Toulouse en 42-43, à la mi-septembre de cette année 1943 j'arrivais, pour y accomplir mes études durant sept années, au couvent de Saint-Maximin. Je me souviens très bien qu'au réfectoire on venait de commencer la lecture de la biographie, due à l'abbé Henri Bremond, de Rancé intitulée "L'Abbé Tempête", et qu'entendre les malices qui parsèment l'ouvrage nous divertissait fort...

Quelques mois plus tard, en 1944, je lus pour mon propre compte l'admirable dernière œuvre de Chateaubriand, écrite dans les toutes dernières années de sa vie (mort le 4 juillet 1848, à l'âge de 80 ans), chef d'œuvre intitulé *La Vie de Rancé*.

Depuis, au cours de ma longue existence studieuse j'ai pu fréquemment revenir à ce texte, le redécouvrant à chaque fois avec ravissement. Plus qu'aucune autre œuvre littéraire de qualité il m'a fait découvrir, pour reprendre les termes mêmes de l'auteur, ce que peut être "l'admirable tremblement du temps".

Il fallait tous les prestiges de ce flamboyant style pour me donner de supporter Rancé.

Pour quelqu'un qui vient d'entrer dans la vie religieuse, c'était mon cas et j'avais dix-neuf ans, inévitablement les questions ne manquaient pas de se poser sur le sens de cette démarche, voulue certes, quoiqu'un peu à l'aveugle, c'est ici que l'on rencontre Rancé, champion d'une forme de perfection chrétienne, à savoir les institutions monastiques, telles que revisitées à Cîteaux au début du XII<sup>ème</sup> siècle, dans un esprit de réforme par rapport à la Règle de Saint Benoît implantée depuis l'Antiquité Tardive dans l'Europe qu'elle a contribué à façonner.

L'itinéraire de vie que connut Rancé dans son enfance et sa jeunesse ne le préparait guère à devenir ce qu'il fut plus tard. Existence scindée en deux parts égales : 37 ans de vie dans le siècle – contre 37 ans ensuite vécus sous la bure cistercienne réformée, car, avec Rancé, nous entrons dans le cycle des surenchères réformistes.

Pour le mieux connaître d'un point de vue faisant toute sa place à la critique historique requise dans toute étude d'hagiographie, nous avons, en

ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle, en langue française, deux ouvrages récents bien informés : d'une part celui du bénédictin Dom Albon-John Kreischeimer, paru aux éditions du Cerf en l'an 2000 ; d'autre part celui de Jean-Maurice de Monremy, publié par la maison Perrin en 2006.

Prénommé Armand-Jean, comme son parrain, le Cardinal de Richelieu, dès sa naissance (9 janvier 1626) Rancé appartenait au fameux clan des Le Bouthillier ; dès l'âge de 12 ans il appartenait comme chanoine au chapitre de Notre-Dame à Paris, c'est dire qu'il était promis *ab ovo* à la plus brillante des carrières ecclésiastiques, son oncle Victor, archevêque de tours s'efforçait d'y veiller, d'autant que son neveu se révélait un étudiant particulièrement brillant, spécialement en langue grecque classique.

Dès lors, les bénéfices ecclésiastiques aux revenus avantageux se succédèrent, qui promptement lui assurèrent une fortune et l'aisance, d'où une vie mondaine et parisienne passablement dissipée, malgré les cinq abbayes dont il était à vingt ans à peine passés l'abbé "en commande" dont un monastère dit La Trappe dans le Perche.

Au hasard des fréquentations de salons, il avait fait la rencontre d'une brillante veuve, de dix ans son aînée, devenue sa maîtresse, au moment même où il reçut l'onction sacerdotale des mains de son oncle l'archevêque en janvier 1651.

L'évènement qui fit tout basculer fut le décès subit de Madame de Montbazou au printemps 1657, deuil terrible qui devait le marquer pour le reste de ses jours, lui ouvrant les voies d'une vraie et profonde conversion.

Rancé avec une parfaite lucidité voit que le premier obstacle à un changement radical de vie réside dans l'abondance de biens dont il juge la source inique, aussi s'en débarrassa-t-il à la fureur des membres de sa famille.

Louis XIV cependant, malgré cette pression familiale, daigna l'approuver dans son dessein de pouvoir devenir abbé, cette fois "régulier" de monastère sur lequel il avait jeté son dévolu, La Trappe.

Le nouveau moine prit l'habit de son ordre en janvier 1663 et s'en alla aussitôt au monastère de Perseigne accomplir son année de noviciat. Puis,

revint à La Trappe où il fut instauré comme abbé régulier le 14 juillet 1664 ; il le restera jusqu'à sa mort qui surviendra pour ses 74 ans le 22 octobre 1700.

Tel est le schéma linéaire d'un laps de temps de 37 ans donnés aux tracés du monde, suivis de 37 années données à Dieu.

Instruit par sa propre expérience ainsi que par le spectacle offert à ses yeux par la décadence de l'institution monastique tombée au plus bas, où l'on peut voir l'une des causes de la réussite de Port-Royal vers lequel cependant Rancé se garda toujours de se tourner, son ami Bossuet l'en eut fort morigéné si jamais il en avait été question. Quant au "quiétisme" de Fénelon, apôtre du pur amour, il s'en tint soigneusement écarté.

Sa propre voie Rancé en énoncera le programme, en allant vers la fin de l'année 1664, à Rome, en présenter et défendre le texte, soumis à l'approbation pontificale, programme destiné à défendre un idéal d'Étroite Observance. L'Ordre Cistercien en était en ce temps à pratiquer ce qu'on appelait une Observance commune reconnue par l'ensemble des monastères français appartenant au monde cistercien. Désormais Rancé prend rang de chef d'école qui ouvre un nouveau chapitre de l'histoire de cet ordre qui petit à petit se verra désigné par le mot "Trappiste" pour désigner les adeptes du programme rancéen. C'est ainsi, qu'en Provence aujourd'hui, nous avons une abbaye de "Trappistes" à Aiguebelle et par ailleurs, à Lérins une abbaye de Cisterciens de commune observance.

Notons que le monastère dît de La Trappe était en fait placé sous le patronage de Notre-Dame de La Maison-Dieu.

Il appartient à Rancé de choisir le vocable qui lui paraîtrait le mieux adapté à son projet, "la Trappe" était la désignation d'un lieu-dit sur lequel, lors de la fondation médiévale, on avait construit l'ensemble des bâtiments claustraux, c'est donc ce mot, qui fait image, qui depuis lui est jusqu'à nos jours resté.

C'est dans ce cadre que les "trappistes" sont devenus, sous l'inspiration de Rancé, les athlètes de l'ascèse monastique, champions de la perfection religieuse. Rancé, durant ses 37 ans d'abbatiat, ne cessera de se référer au verset de l'Évangile de Matthieu, chapitre 7, vv. 13-14 :

"Entre par la porte étroite. Oui, large est la porte, vaste (*odos*) la route qui conduit à la perte et, nombreux, ceux qui y entrent. Etroite la porte, réservé le chemin (*odos*) qui conduit à la Vie et rares ceux qui le trouvent."

Autour du débat âpre, affrontement véritable, entre partisans de l'Observance Commune et ceux de l'Étroite Observance, ne cessera, dépourvu de toute charité fraternelle. Il n'y sera question que d'arguties à propos de jeûne et d'abstinence, de savoir s'il est opportun de supprimer tout rapport avec la viande dans le régime alimentaire, de bannir les poissons "gras" et d'accepter les "maigres". Les pénitences diverses et variées, privation de sommeil, flagellations etc... forment une liste de pratiques pour le moins morbides ; bref, un exemple du pharisaïsme condamné par Jésus tout au long de son Évangile et ici, désormais, mises en pratique pour célébrer son nom...

Rancé ne se pose pas la question, le regard fixé sur son Dieu, un soleil noir aux rayons mortifères, non plus *mysterium fidei*, mais *mysterium mortis*, mort omniprésente, de telle sorte qu'au fil des décennies il apparaîtra comme un virtuose des agonies de ses moines, dont il célébrera dans ses écrits, réédités en une langue somptueuse, leur excellence.

Langue somptueuse qui n'est autre que celle de son ami Bossuet à l'heure des oraisons funèbres "notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres pour lesquels on exprimait ses malheureux restes." (Oraison Funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, mère de Louis XIV, morte en 1666).

A cette prose éclatante des sermons d'apparat, je préfère les textes intimes de Bossuet, tel celui extrait de ses "*Élévations sur les Mystères*" où il contemple l'épisode du Golgotha, lorsque Jésus, se tournant vers le Bon Larron, lui dit : "Tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis", et Bossuet de commenter :

"Aujourd'hui, quelle promptitude

Avec moi, quelle compagnie

Au Paradis, quel séjour !"

grâce à cette simplicité de perfection nous touchons, me semble-t-il, aux portes du sublime...

Rancé, lui, en 1675, touche à celles de la panique, quand il apprend que Louis XIV prend fait et cause pour les tenants de l'Observance Commune et que ses prises de position s'en trouvent donc menacées ; c'est alors qu'il prend la décision, à laquelle il se tiendra, de ne plus jamais quitter la résidence de La Trappe.

D'un navire qu'il estime en perdition il reprend vigoureusement la barre pour le garder fidèle à la poursuite de son idéal : l'Étroite Observance, seule voie de salut : porte étroite, chemin resserré, petit nombre des élus, selon les mots mêmes employés par Jésus, tels que les rapporte Saint Matthieu dans son Évangile.

Heureusement, plusieurs de ses religieux meurent alors en grand nombre, c'est une génération qui disparaît, à laquelle Rancé dédie les pages publiées en 1677 sous le titre "Relations de la mort de quelques religieux de La Trappe", où il montre que là on meurt à bonheur.

Attitude romantique s'il en est, qui séduit particulièrement Chateaubriand dans sa *Vie de Rancé* et ceux aux yeux de qui elle apparaissait, avec raison, comme un rare chef d'œuvre, ainsi Julien Gracq qui situe cette œuvre de la vieillesse de l'Enchanteur aux premiers rangs de ses livres préférés : "On croit entendre, marcher, écrit-il, à pas de loup, dans ce livre, quelque chose s'approche, quelle surprise ! C'est la mort. Ce n'est que la mort."

Il en va de même avec Rancé. Il sera ramené à la réalité du quotidien par la polémique qui occupera ses vieux jours. Ayant publié en 1683 un traité : "*De la sainteté et des devoirs de la vie monastique*" où il développait ses théories, certes discutables, mais qui ne furent que battues en brèche par un moine bénédictin, historien de première force, Dom Mabillon, qui prit son temps pour lui répondre en engageant le fer, puisque c'est seulement en 1691 que Mabillon publia son "*Traité des Etudes monastiques*".

A l'histoire de cette querelle, un autre bénédictin, Dom Henri Leclercq, du XX<sup>ème</sup> siècle celui-là, fournit une source documentaire de premier ordre. Elle se trouve au début du tome II de la biographie de Dom Mabillon, publiée aux éditions Letouzey et Ané, éditrices par ailleurs du Dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie, œuvre monumentale due à Dom W. Leclercq. Les deux premiers chapitres du tome II de la biographie de Mabillon sont consacrés à l'étude de cette polémique née autour des prises de position de l'abbé de La Trappe sur le problème posé aux moines par les études dans leur idéal ascétique. Pour Rancé, de problème il n'y en a pas, puisque, dit-il, le moine n'a pas à être savant. Ce que dément toute l'histoire de l'Ordre bénédictin. Rancé s'appuie sur le mot de S. Paul *Scientia Inflat* (1 Cor. 8, 1). La cause est donc entendue.

Si bien, que Rancé qui possédait au temps de son existence mondaine une belle bibliothèque et qui l'avait faite transférer à La Trappe lors de sa prise d'habit, mais maintenant, au moment où Louis XIV prenait fait et cause pour les tenants de l'Observance Commune contre l'Étroite Observance chère à Rancé, ce dernier prit la décision, afin que nul n'en ignore, de négocier la vente de cette belle bibliothèque pour en offrir la somme rondelette obtenue à l'œuvre des indigents de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Avec Mabillon, il nous sera donné, sans plus tournoyer, d'aller au fond du débat quand il écrit, pour le déplorer : "Du mépris de la science on fait une qualité angélique".

Mabillon trouve ce mot qualifiant l'attitude de Rancé, qu'il entend critiquer vis-à-vis du fond de l'idéal monastique, où il pense avec raison que Rancé s'est fourvoyé. Cédant aux attraits d'un mirage celui présenté comme idéal de perfection évangélique, l'idéal de *Bios angelicos* (vie angélique), c'est-à-dire la doctrine d'Évagre le Pontique.

Évagre né au Pont-Euxin, d'où son surnom de Pontique, en 345 sera appelé à la cléricature par son évêque, Saint Basile le Grand, de Césarée en Cappadoce, ordonné diacre par Grégoire de Nysse. Évagre accompagnera le groupe des évêques Cappadociens au concile de Constantinople de 381. Saint Grégoire, évêque de Naziance le fera son archidiacre.

Auteur d'œuvres nombreuses, dont un certain nombre sont aujourd'hui perdues, orateur réputé, écrivain au style subtil, Evagre quitta la Cappadoce pour aller à Jérusalem où Sainte Mélanie l'Ancienne l'hébergea avant qu'il rejoigne les ermites du désert d'Egypte où il eut comme guide spirituel Saint Macaire le Jeune, qui l'initia aux pratiques de la vie ascétique, (un jour reprises par Rancé *ad litteram* et dans l'esprit des Pères du Désert, dont Evagre est le plus remarquable des théoriciens, docteur de l'idéal de Vie Angélique (*Bios Angelikos*). En 391, Evagre est à même de grouper autour de lui des disciples. C'est alors qu'il refuse l'épiscopat et meurt en 399 à l'âge de 54 ans.

Après sa mort, ses thèses théologiques connurent un engouement, qui ne cessa d'inquiéter les sages des instances ecclésiales orthodoxes, qui finirent par aboutir à une condamnation solennelle au Concile de Constantinople, en 553.

A Rome, ce fut un Concile réuni à Latran en 649, qui devait intervenir dans le même sens : "*Evagrium cum omnes reliquos hæreticos qui in Catholica Ecclesia reprobati atque abjecti sunt.*" (Denziger, n° 271, page 115)

Condamnation formulée en termes particulièrement sévères, qu'on n'ose traduire, ne laissant place à aucun doute sur la position des théologiens de la curie romaine à l'égard des thèses soutenues par Evagre.

C'est à un disciple inconditionnel du Pontique que le monde intellectuel de la latinité a reçu l'enseignement d'Evagre. Il s'agit de Jean Cassien, fondateur à Marseille de Saint-Victor, lieu de désert où la vie ascétique est instaurée par Cassien dans une perspective de *Bios Angelikos*. Dans ses diverses œuvres le théologien Victorin, dans les années 415-435 (date probable de sa mort), ne se prive pas de reprendre des textes de son maître, mais sans jamais citer son nom, car Cassien est parfaitement au courant des ennuis que lui causerait une telle référence, il préfère donc emprunter ces textes sous le couvert de l'anonymat. Et, pour Rancé, Cassien sera un maître majeur qui véhicule les thèses d'Evagre qui, plus que dans l'Evangile, trouvent leurs sources dans les courants gnostiques égyptiens, qui seront

aussi au principe des écoles ultérieures du *Tardo Antico* et de notre Moyen-Age (bogomilisme et catharisme).

Avec Evagre, on est en plein "dualisme", caractéristique de ces courants manichéens, et dans l'ouvrage "*Marseille au V<sup>ème</sup> siècle*" j'ai essayé de montrer comment la conception ecclésiale de Cassien est marquée par cette origine dualiste : une Eglise à deux étages, en quelque sorte, d'une part les "purs", ceux que le catharisme (cathare veut dire, pur) appellera les "parfaits" : l'autre partie inférieure, groupant les gens de peu, troupeau d'indigents de la Foi. Et l'on voit le théologien Salvien (420-495) attaquer cette conception et plaidant pour le respect d'une Eglise telle que le proclame le Credo : *Unam, Sanctam* ! Salvien a, me semble-t-il, raison de s'insurger contre cette intrusion dualiste validée par Cassien, comme elle le sera par Rancé, auquel Mabillon opposera son *non possumus*.



Rancé avec Mabillon *et alii* eut des opposants, mais il ne manqua pas de disciples d'abord, ses moines, et aussi de nombreux ami(e)s. Songeons que nous possédons de lui les originaux de deux mille lettres dont un grand nombre sont adressées aux proches de son cœur, qu'il dit "être fidèle et tendre".

Les Editions du Cerf ont eu le mérite, dans les années 90, de publier un coffret de cette correspondance - 4 forts volumes.

Au premier rang de ses amis figure le Duc de Saint-Simon, illustre mémorialiste qui, né en 1675 comptera vingt-cinq ans à la mort de son père spirituel (oct. 1700). Sa mémoire lui restera fidèle jusqu'à sa propre mort, un long demi-siècle († en 1755). Dans l'œuvre de sa vie Rancé tient une place en quelque sorte tutélaire.

Le domaine de La Ferté (possession ducal) n'était pas très loin situé de La Trappe, le Duc pouvait s'y rendre aisément, il ne s'en priva pas.

Une page des Mémoires est sur ce point révélatrice de ce que fut la force d'un tel attachement. C'est au cours d'une promenade en carrosse qu'a lieu l'évènement narré. Saint-Simon est en compagnie de trois autres Ducs, ses aînés, de Beauvillers, de Chevreuse et de Béthune. La conversation en vient à évoquer l'abbé de Rancé (Saint-Simon écrit "Monsieur de La Trappe") et il note que les propos devinrent de plus en plus sévères concernant son ami, il prit le parti d'abord de garder le silence, puis finit par déclarer à ses aînés, que ce n'était pas à lui, vu son âge, qu'ils se taisent, mais qu'il leur demande la permission de sortir du carrosse. Les Ducs de Chevreuse et de Beauvillers lui répondirent en souriant : "nous n'en parlerons plus". Où l'on voit bien que c'était pour le jeune Duc, un sujet brûlant. Il s'y tiendra tout le restant de ses jours.

Il est un épisode, bien connu grâce à lui qui en raconte tous les détails, diffusés récemment dans un dossier de l'agence Wikipédia que je dois utiliser car il s'agit là d'une scène comique qui ne manque pas de sel, ou la noirceur montée par Molière, ou elle est due à Saint-Simon et lui seul.

Il n'est pas difficile de deviner que, logique avec les exigences de son idéal d'ascèse, Rancé ne tolérait pas l'idée que l'on puisse faire son portrait. Saint-Simon se désolant de ce tabou, il voyait que l'on ne garderait aucune effigie du saint homme. Il imagina donc un stratagème.

Se tournant vers le plus célèbre portraitiste du temps, nous sommes en 1696-97, qui était Hyacinthe Rigaud, catalan d'origine et bègue de naissance, (ce qui, notons-le, facilitera tout un aspect du scénario), car le peintre accepta d'entrer dans le montage du stratagème conçu par Saint-Simon. Celui-ci avait conçu l'idée d'user d'une ruse pour piéger l'abbé de La Trappe et faire prendre par Rigaud tous les éléments nécessaires à l'élaboration d'un portrait de celui qui n'en voulait pas. Rigaud déguisé en étranger fut conduit par le Duc auprès de l'abbé du monastère où il était censé venir demander au moine son aide spirituelle grâce à quelques entretiens. C'est là que le défaut de Rigaud affecté d'un bégaiement le servit

dans les étranges dialogues avec Rancé, qu'il se gardait bien d'écouter, préoccupé seulement à scruter le visage du modèle, pour ensuite aller illico rejoindre la cellule réservée aux visiteurs étrangers et lui Rigaud reprenait de mémoire sur dessin les aspects de la physionomie de Rancé au fil de ses propos, l'abbé de La Trappe étant de cette façon aimablement piégé.

Grâce à ce stratagème nous avons le seul portrait existant de Rancé jalousement gardé au sein du monastère dont il fut abbé et réformateur.



N.B. –

Pour en savoir plus, on lira avec profit la biographie due à Jean-Maurice de Montremy, intitulée *"Le soleil noir – Rancé"*, parue en 2006 aux éditions Perrin – 400 pages.

Avec, en couverture la reproduction du visage de Rancé telle que l'a vu et rendu avec son grand talent le peintre Hyacinthe Rigaud en 1698.